

LES COULEUVRES DES BEDIGAS

Les gens de la météo ne s'étaient pas trompés en annonçant que le temps de ce dimanche de janvier serait presque printanier. Avec un peu plus de volonté ils auraient pu prendre l'apéritif sur la terrasse du sud, près de la piscine, mettre le couvert et déjeuner au cagnard. Mais bon ! Il aurait fallu déplacer la table et les chaises en plastique depuis le salon d'été et nettoyer la toile cirée rangée depuis octobre dans le coffre en osier sous l'auvent. Alors, comme d'habitude, ils avaient pris leur repas dans la cuisine et bu le café dans le grand salon. Quand vint l'heure de l'émission télévisée de Drucker, il abandonna sa femme Justine qui venait de commencer un pénécuet * dans son fauteuil et sortit en refermant la porte sans bruit.

Debout, un moment immobile, les doigts entrelacés derrière son dos il écouta le silence de son quartier : pas un bruit ! Comme les oiseaux, les voisins étaient ou bien partis ailleurs ou bien restés dans leur nid, devant la télé. D'un pas lent il se dirigea vers la droite et se mit à gravir les marches d'un petit escalier qui précédait la pente un peu raide de sa colline.

Il y a longtemps, sept faïsses* – que l'on appelle aussi des bancels – en retenant la terre en autant de bandes étroites que le vieux père Evesque ou d'autres avant lui cultivaient obstinément. Une terre labourée, bêchée, sarclée autant qu'aimée qui était tenue par des murailles de pierres sèches entretenues avec opiniâtreté. Quand l'eau de ruissellement faisait tomber une de ces pierres, elle était vite remise en place. C'était un autre temps, une autre époque. Personne ne trouvait que la terre était trop basse pour la laisser en jachère. Aujourd'hui, les mentalités et les besoins ayant changé, le monde moderne étant ce qu'il est, de véritables faïsses il n'était plus question. La terre en pente naturelle avait remplacé les murailles éboulées et l'herbe avait tout recouvert. Bien tondu début juillet, elle n'avait que peu grandi faisant ainsi un tapis uniformément vert pâle. Arrivé à mi-pente il s'adossa contre le

tronc rêche d'un vieil olivier rescapé du terrible gel de 1956. Il lui fallait bien faire une petite pause parce qu'à son âge Charles Bédigas avait besoin de reprendre son souffle.

— Allons ! se dit-il, plus qu'un petit effort de quarante mètres et tu seras rendu tout en haut »... là où son chêne préféré l'attendait.

Maintenant qu'arrivé, il dominait toute la plaine. Juste au-dessous de lui s'étalait ocre et paresseuse sa grande maison enlacée par ses deux larges terrasses dallées bordées de massifs de fleurs. Alors il se rappela le temps où, avec sa Justine, ils avaient débroussaillé et défriché les dix mille mètres carrés de ce terrain couvert de ronces, d'argelas * et de baragnas * qu'ils firent brûler petit à petit. Toute une année de dimanches à tailler, couper, faucher et ratisser pour arriver au résultat actuel dont ils étaient si fiers quand leurs regards se portaient vers « leur montagne » surtout l'été lorsqu'ils étaient dans l'eau tiède et claire de leur piscine aujourd'hui bien trop grande pour eux deux.

Ayant repris sa marche, il était facilement arrivé sous son chêne aux branches déplumées de leurs feuilles par les rafales du Mistral qui s'était déchaîné pendant les quinze derniers jours de novembre. Ici était son coin préféré. Le cul posé sur une des rares pierres plates demeurées là comme un vestige du travail des anciens, le panorama offert à ses yeux était beau à en pleurer. A sa droite l'usine chimique, pour le peu qui en subsistait d'une époque pas si lointaine que tous ici avaient alors connue florissante. Au-delà se découpaient dans l'horizon la croupe orgueilleuse du Castellas de Rousson et à son pied, dans la petite plaine, le château de Trouillas lové dans son coin de verdure. A sa gauche était la crête qui tombait de Saint Germain et qui, loin là—bas, s'aplanissait complètement en une vaste partie plate qui allait presque jusqu'à Nîmes. A ses pieds, la ville active et grouillante ; « sa ville » avec ses tours et ses immeubles cages à lapins. D'ici il distinguait le clocher pointu de l'église du quartier où ils étaient nés, lui et Justine. En arrière il voyait, bien alignés, les immenses toits de tuiles rouges des ateliers de l'usine métallurgique. A l'horizon étaient ses Cévennes ; cet infini demi cercle d'un horizon bleuté fait de

courbes gracieuses que lui et sa femme connaissaient si bien, eux qui n'avaient jamais voulu quitter le pays de leurs ancêtres.

Des collines de Saint Germain à celle de l'Ermitage puis un peu au-dessous vers le mont Ricateau, depuis Tamaris jusqu'à Mazac et au vieux château de Rousson, Charles Bédigas connaissait tous les quartiers, tous les hameaux qu'il voyait. Au loin, là—bas, dans le fin-fond, la ligne qui touchait le ciel partait de la Corniche des Cévennes, passait par l'Aigoual, le Bougès et le Finiels pour finir par tomber de façon plus abrupte depuis le Pré de la Dame jusqu'au Tanargue ardéchois qu'il devinait dans la brume lointaine. A ses pieds la plaine de Mazac, son usine de mécanique et sa ridicule petite cheminée blanche. Plus loin, le nouvel hôpital et, en ville, la tour carrée de la cathédrale, et le clocher de Rochebelle.

Il se mit à sourire quand il pensa à cette église et à une bonne blague connue de tous les gens d'ici.

A Alès deux églises sont consacrées à la Vierge Marie. La première, (1858—1863) fut conçue comme celle du quartier ouvrier de Tamaris par l'architecte Devoil. Elle est près de la rivière et porte le nom de Notre Dame de Rochebelle, lieu où elle est située. Moyennement grande, elle a toujours été modeste, bien cachée par les gros platanes qui l'entourent. Son clocher arrondi est surmonté d'une statue en cuivre de la Vierge qui regarde la ville basse. Cette statue a les mains ouvertes et ses bras, tendus vers le ciel, semblant l'implorer.

Bien au-dessus de cette église, là haut, sur la colline de l'Ermitage, il y a aussi une petite chapelle du XII^e siècle. Son clocher tronc-conique se voit de très loin. Recouvert de zinc, il brille sous le soleil méridional tel un phare. Une statue de la Vierge appelée Notre Dame des Mines regarde toute la ville et même bien au-delà. Fondue par les Forges de Tamaris toutes proches, elle y a été posée en 1874. La Vierge a les bras pendants le long de sa robe et ses mains sont ouvertes. Elle semble bien triste.

On dit — mais c'est certainement de la médisance — que la Vierge d'en bas lève les bras vers le ciel et se plaint en disant:

— Mon Dieu que les alésiens sont bêtes ! (*"Qué lous Alésiens soun bêstios."*)

Et l'on dit aussi — mais c'est encore pure médisance — que la Vierge de l'Ermitage, en haut, lui répond avec ses bras ballants:

— Hélas ! que voulez-vous que j'y fasse ? (*"Dé qué vos qu'y fagué!"*)

Un bruit le fit se retourner. Comme pour s'excuser de le déranger, une pie s'envola sans crier vers les chênes kermès du bois communal et de la croix de Bertranet. Il se dit alors que le débarrasser de ses broussailles et de ses bois morts ne serait pas superflu. Il se promit d'en toucher un mot au maire à la première occasion. Après tout, puisque les propriétaires sont tenus de tenir propres leurs terrains il n'y a pas de raison que la loi ne s'applique pas à la mairie.

Alors que derrière lui la clarté du sous-bois ressemblait à la pénombre d'une cathédrale ou à celle d'une vieille église de village, la plaine qu'il dominait totalement ruisselait de soleil sous un ciel bleu lavé de tout nuage. Là, tout seul, il était bien et ses souvenirs vinrent le chatouiller.

Les souvenirs c'est comme un coup de luchet * que tu donnes dans une terre meuble pour la retourner, lui faire prendre l'air, en somme. Sauf que parfois tu remontes de gros lombrics, des bouts de chiendent, nombre de parasites et de mauvaises herbes. Les souvenirs c'est aussi, c'est souvent, comme quand tu dragues une mare. Ce qui remonte à la surface n'est pas toujours agréable à regarder et l'odeur n'est pas toujours celle du Chanel numéro cinq.

Avec les souvenirs tu prends toujours des risques.

Alors, chacun regagna ses pénates la panse bien garnie et le sourire aux lèvres.

Il passait la main, mais restait propriétaire du bâtiment et du terrain sur lequel il était situé. Il avait fait un effort sur le montant du loyer que ses amis allaient lui verser chaque mois pour l'utilisation des locaux. De cette façon, pour lui et Justine cela équivalait à une petite rente si l'un des deux venait à disparaître.

Dorénavant une situation nouvelle s'ouvrait.

Sur le trajet de retour, il décida de n'en faire l'annonce que plus tard, le moment venu. Il rentra chez lui comme prévu et ne pipa mot.

Comme il fermait la porte d'entrée qui donnait sur Kingerman Street, elle lui cria:

— Si tu passes près du Wal-Mart de Rush Street, ou vers un autre super-market de Rosemead, n'oublie pas de prendre encore des cartons solides. Il va nous en manquer !

— D'accord.

Il descendit les escaliers d'un pas de sportif, longea le jardin et monta dans le coupé Pontiac blanc. Par Loma Avenue, il traversa le parc de Whittier Narrows pour aller au centre ville où il avait rendez-vous avec un éventuel acquéreur de la voiture de Tina.

Le prix qu'il en voulait était raisonnable. Certes, la voiture n'était pas de première main — il s'en manquait de beaucoup — mais elle était propre et son moteur ne consommait pas d'huile. Il fit affaire assez rapidement avec un homme déjà

mûr qui n'ergota pas pour obtenir le véhicule avec quelques dollars en moins.

Une heure plus tard, il montait dans le bus. Après un long détour dans les rues de cette ville de fous toujours asphyxiée par le trafic routier, il retrouva son quartier et la petite maison de Madame Clark à qui il louait un large deux pièces-cuisine. Il avait eu beaucoup de chance en dénichant ce petit nid. Il avait rencontré cette brave veuve par hasard, au cours d'un déjeuner pris au fast-food à la sortie de l'un de ses cours. Elle avait tout de suite compris tout le bénéfice qu'elle pouvait tirer d'une location à un garçon qui lui semblait si sérieux, de la partie de l'étage occupée naguère par son fils qui était allé vivre sa vie vers Juneau, dans la fraîcheur de l'Alaska.

Cela faisait bientôt seize mois que Christian s'était donc installé ici, rue Kingerman à Rosemead, un des quartier de Los Angeles.

A force d'amadouer la vieille dame avec son sourire enjôleur et de lui rendre de menus services, il avait obtenu le droit d'utiliser la partie de jardin engazonnée située à l'arrière de la maison en échange de son entretien régulier. Dans cette ville si particulière un coin de verdure était inespéré !

Il grimpa les escaliers de bois et rentra chez lui.

— Tu as oublié les cartons ? dit-elle en le voyant arriver les bras ballants.

— Non. Je n'ai pas de cartons parce que je suis rentré avec le bus. Mais regarde... De sa poche il sortit le chèque de son acheteur qu'il brandit au dessus de sa tête.

— Ah ! Tu es génial, mon chéri. Tu es gé..nii...al ! Et elle se pendit à son cou.

—...

— Tu l'as bien vendue, au moins !

— Deux mille six cents dollars.

— Chouette, c'est top. Ô... je t'adore ! Et il eut droit encore à un baiser fougueux.

— Bon ! Il n'empêche que des cartons sont manquants. Je pensais bien avancer mon rangement mais je vais devoir le remettre à demain.

— Que faisais-tu donc avec tout ça ? Pourquoi donc ce déballage ? dit-il en tentant de s'asseoir sur le petit canapé proche de

— J'étais justement en train de les classer pour les emballer, répondit-elle en les regroupant vite afin de lui faire une petite place qu'il s'empressa d'occuper.

Ses yeux se portèrent alors sur l'une d'entre elles. Elle la regarda avec un léger sourire en coin, se rapprocha de Christian.

— Tu te rappelles de celle là ?

Il prit la photo, l'examina rapidement et, avec un mouvement de tête, il dit:

— Oh, que oui ! C'est la première. C'est celle que nous avons fait prendre par une jeune fille lorsque nous sommes sortis ensemble pour notre premier week-end au Séquoia Park de San Francisco. Tu étais rayonnante dans ta robe à fleurs.

— Et toi très beau !

Elle s'assit sur ses genoux, se pencha. Tendrement elle resta un petit moment le nez dans ses cheveux, bras au-dessus de sa tête. Il sentait sa ferme poitrine contre sa joue. Alors il redressa son visage pour recevoir le long baiser qu'elle lui destinait depuis son retour.

/

C'était il y a un an, peut-être plus. Jimmy, un camarade d'études qu'il avait connu dès son arrivée de France, l'avait embrigadé dans une affaire de tennis parce qu'il avait eu le culot de dire que chez lui, dans ses Cévennes, on savait aussi taquiner la petite balle jaune. Cela avait été suffisant pour que les deux

soient inséparables sur les courts et ils ne se privaient pas d'en profiter.

Christian, maintenant qu'il avait déménagé, se trouvait près de l'Athletic Club. Il n'avait qu'à prendre Rosemead Boulevard, tourner dans Rush Street et, en guère plus d'un kilomètre, il se trouvait déjà au Club House. Il faisait le trajet à pied, parfois en courant car cela lui servait d'échauffement, à l'aller tout au moins.

Ce jour là, raquette en main et serviette au cou, après la douche, il remontait donc chez lui.

— Bon sang ! Comment ai-je pu faire un retour lifté et mettre la balle en dehors du court alors qu'en la prenant à plat elle ne demandait qu'à rentrer au milieu du terrain, faire le point et ainsi gagner le match !

Jimmy s'était fichu de lui en lui lançant:

— Like shit !... Incorrigible frenchi !
(*Merde ! quoi... Incorrigible français !*)
Il n'avait pu répondre que :

— I don't feel like my usual self !
(Je ne suis pas en forme !)

Au prochain bloc il allait prendre à gauche, traverser le parc, être à la fois à l'ombre et à l'écart de la circulation lorsqu'il entendit derrière son dos:

— Oh flûte ! C'est pas vrai ! Saleté de char !

Il se retourna. Elle était debout, donnant un coup de pied dans le pneu avant. Il s'arrêta et revint sur ses pas.

— Je peux vous aider ? dit-il en français.

Elle le regarda d'un air étonné.

— Pardon ?

— Can i help you ?

Elle était blonde, mince et aussi grande que lui. Lorsqu'elle le regarda il crut qu'elle lui plantait deux aiguilles

bleues dans les yeux. Il se sentit tout chose. Cette fille lui faisait un drôle d'effet.

—...

— Vous êtes française ?

— Non, pourquoi ?

— Je vous ai entendu jurer en français, et comme je sais que les meilleurs jurons du monde sont ceux de mon pays j'en déduis que...

— Canadienne... de Québec, répondit-elle. Ça fait dix fois que j'essaie, que je tourne la clé de cette fichue bagnole et rien ne se produit. Elle ne veut rien savoir.

— Je m'appelle Christian. Si vous voulez bien ouvrir le capot, je vais voir. Ce n'est sans doute pas grave !

Un instant hésitante, elle le regarda, s'approcha de la portière, s'assit et tira sur la manette intérieure comme il l'avait souhaité. En ressortant de sa voiture basse il vit d'abord ses deux jambes fines et bronzées puis il entendit:

— Moi, je m'appelle Tina.

Il souleva le capot, se pencha sur le moteur et observa tout de suite qu'une cosse de la batterie était desserrée. En moins de deux minutes il pouvait lui faire repartir sa bagnole mais il venait de décider de prendre son temps. Elle s'était mise près de lui pour ne rien perdre de ce qu'il faisait et, en se tournant vers elle, sans rien dire, il trouva qu'elle sentait bon. De sa robe légère lui venait une odeur douce, comme un de ces parfums frais, pas envoutant, léger mais agréable. Il aurait juré que c'était un genre « fleur de coton ».

Il se rendit intéressant en tripotant encore un fil, en bouziguant le carburateur, en touchant la courroie, bref... il faisait durer le plaisir parce qu'il la trouvait très belle.

— Ce n'est rien, dit-il en se redressant. Vous n'auriez pas une trousse de dépannage avec une clé à molette ?

Elle partit d'un grand éclat de rire, lui montrant ainsi une belle rangée de perles, à faire pâlir de jalousie la pulpeuse qu'il voyait à la télé faire de la publicité pour Colgate.

— Vous voulez quoi ? Une clé, comment ?

— Bon, j'ai compris...je vais vous dépanner mais vous n'irez pas loin si je ne serre pas la cosse du fil de batterie. J'habite Kingerman Street, au-dessus, à deux blocs d'ici. Si vous voulez, je monte chez moi, je prends l'outil pour faire le nécessaire, je resserre la cosse et vous pourrez repartir tranquille.

Elle resta dubitative, mains sur les hanches.

—....

— Alors ?

— O.K. D'accord. Si ce n'est pas long... parce que je dois aller faire une course chez une amie vers Santa Monica.

— Vous pouvez m'attendre dans la voiture.

— Je veux bien. C'est cute *.

—... ????

Il s'en alla au pas de course chercher une clé de treize pour serrer correctement l'écrou récalcitrant.

Il fit la réparation promise.

Il ne regagna pas son domicile à pieds car elle le ramena chez lui.

Elle téléphona à son amie pour lui annoncer qu'elle avait un empêchement et ne pouvait pas venir comme cela était prévu.

Le coupé Pontiac resta dans Kingerman Street plus longtemps que prévu.

Elle ne rentra chez elle que le lendemain.

Elle revint le voir.

Elle y est encore.

Ils filent le parfait amour.

/

Il ne leur restait plus qu'à faire un peu de nettoyage dans l'appartement.

Voici trois jours, ils avaient salué toutes leurs connaissances en organisant un barbecue d'adieu dans le petit jardin de Madame Clarck qui s'était plaint auprès de tous ses voisins de la perte d'un couple de jeunes locataires si gentils.

Dix jours plus tôt, c'est avec le pick-up Ford de leur copain Jimmy qu'ils avaient commencé de transporter chez un transitaire du port les sept caisses et les trois gros cartons qui constituaient leur richesse. Tout cela avait été étiqueté, cerclé, pesé, déclaré, parce que destiné à un long voyage maritime dans un container. Pour finir, il ne leur restait plus que trois ou quatre autres petits cartons à ajouter.

Ils quittaient les Etats Unis pour aller vivre une vie nouvelle ailleurs. Ça les avait pris voici trois mois, comme cela, boum !... comme l'envie de pisser, comme une décliquette *.

Christian avait été invité à se joindre à d'autres professionnels de son Université pour assister à un congrès sur la formation et les buts de la médecine chiropractique. Il n'avait pas refusé cette opportunité de découvrir l'île de Madère.

Comme Tina venait de terminer brillamment ses études à l'O.T.I.S College of Art and Design du Lincoln Boulevard, elle n'eut qu'une envie : se joindre à son amoureux et profiter de conditions avantageuses pour faire des photos durant trois jours de vacances. Elle fit donc la quête auprès de ses parents, à Québec. Parce qu'ils ne lui refusaient rien, ils lui envoyèrent un petit chèque qui couvrit largement les frais de voyage.

Nos tourtereaux découvrirent donc l'île des fleurs et les lévadas. Ce fut un ravissement

Ils prirent rendez-vous pour le samedi suivant.

— Dis, tu trouveras facile ? Vers la mairie, à Soustelle. C'est pas grand, tu sais. Si tu te perds, tu n'auras qu'à demander Jo Grasset. Tout le monde nous connaît et notre maison aussi. Elle a des volets violets et une grande véranda sur le devant.

C'était donc un de ces samedis d'octobre. Le temps des orages était passé depuis deux semaines pour la plus grande joie des chercheurs de champignons de la région. L'automne, avec ses petits coups de vents irréguliers et capricieux, avait commencé de bouléguer les feuilles des kermès et des acacias. Avec tristesse, les mimosas qui savaient que l'été avait pris la poudre d'escampette, laissaient pendre avec tristesse leurs feuilles à moitié fermées. Depuis quelques jours déjà ce nouvel automne avait même sortie son seau de minium et son gros pinceau. Selon son humeur il commençait à repeindre, par endroits et à petites touches, les versants couverts de châtaigniers de cette couleur rouille qui allait virer bien vite au marron clair.

Au col de la Croix des Vents, il laissa la route qui dévalait vers La Favède et prit à gauche pour continuer de grimper vers le col de La Baraque. Il connaissait bien ce parcours pour l'avoir fait en toutes saisons des dizaines de fois en vélo, surtout les dimanches matins. Après le deuxième virage en épingle, celui qui lui demandait chaque fois le plus d'effort et qui lui imposait de changer de plateau pour ensuite passer sur le gros pignon, il se revit en train de faire ces gestes révolus depuis quelques années déjà. Aujourd'hui il parcourait cette route sans difficulté, sans effort, confortablement assis dans sa voiture.

Un peu plus haut il bascula le levier du clignotant sur la gauche, quitta la route et prit l'ancien chemin de charrettes aujourd'hui goudronné. Il freina brusquement car la pente était si raide que les roues avant patinèrent sur la couche de gravillons récemment épandus.

— Eh bien, dit-il à sa bagnole. On ne s'attendait pas à cela, pas vrai ? Et c'est pas fini, regarde !

Il passa deux ou trois maisons. Pas de volets violets, pas de véranda. La minuscule route dégringolait à coups de lacets successifs. Elle était devenue si étroite qu'elle ne permettait plus que le passage d'un véhicule. Elle continuait de dévaler la pente. En face, sur l'autre versant de la colline il voyait la route qui menait à la Croix des Vents.

— Zut ! Se dit-il. Je suis entrain de faire en descendant le chemin parallèle à celui déjà fait. Bon sang, je retourne d'où je viens mais par l'autre côté du vallon. Purge de pays, va ! Il n'y a que les ânes pour se repérer ici ! Au croisement, les couillons de la D.D.E ont dû mettre le panneau d'indication à l'envers.

Il arriva d'un coup sur un large parking dominé par une vieille église à l'extérieur rénové. Une de ces églises fortifiées qui, si elles pouvaient parler, nous diraient combien de guerres, de résistances, d'espoirs et de malheurs elles ont vécus. Celle que voici pourrait nous raconter tellement de choses si intéressantes, si incroyables, si horribles et tendres, que l'on resterait des heures à l'écouter. Elle est si vieille, se dit-il.

Il coupa le moteur et fit quelques pas. Son ami Jo allait devoir patienter quelques minutes.

Le nez en l'air, il arpenta le parking, étonné de la hardiesse de cette bâtisse en surplomb, construite en pierres plates grises dont il ne distinguait pour l'instant que le chœur arrondi avec un toit en forme de chapeau pointu. Il longea le mur de soutènement et, par un petit escalier qui bordait le cimetière parfaitement entretenu, il arriva sur le parvis.

Le fronton plat était encadré de deux renforts en biais et ne montrait qu'une seule porte d'accès en bois de châtaignier, peinte récemment avec une lasure marron foncé. La porte était fermée à clef.

En haut du fronton était un clocher au toit en forme de chapeau de gendarme couvert de tuiles rouges. Il abritait une simple petite cloche actionnée par une chaîne qui pendait un moment puis se perdait dans l'église par un trou dans le mur.

Elle était bien rouillée et semblait ne servir qu'en de rares occasions.

Sur le côté gauche était accolée une chapelle au toit de tuiles rondes. En tout, seulement trois petites ouvertures étroites mais grillagées, aux linteaux en plein cintre, devaient donner à l'intérieur de cet ensemble de prières une lumière bien chiche.

Tout autour, une herbe verte et basse avait été taillée. L'endroit était propre, paisible, reposant à souhait.

— Elle est fermée !

Il se retourna et vit de l'autre côté du cimetière un vieil homme près d'une énorme maison qu'il n'avait pas remarquée de prime abord. Il était vêtu d'un pantalon noir et d'une veste à gros carreaux ouverte sur une chemise beige déboutonnée. Il tirait sur sa pipe et, en marchant, balançait de gauche à droite sa tête aux cheveux longs et blancs. Son visage ridé était barré par une énorme moustache grisâtre qui pendait sur les côtés, copie conforme de ces visages de maréchaux de l'Empire que l'on voit sur les tableaux dans les musées.

— Ce n'est pas grave, je reviendrai une autre fois.

— Pour Noël, répondit-il. Elle n'est ouverte que pour la Noël. Peut-être pour Pâques, ajouta-t-il. Oh, et puis je ne sais plus.

— Vous vivez ici ?

— Bien sûr ! C'est chez moi tout ça. Et d'un large mouvement de bras il embrassa le pré qui jouxtait l'église, l'énorme bâtisse devant laquelle ils se trouvaient et, de l'autre côté de la petite route par laquelle il était arrivé, une autre construction délabrée.

— C'est une ancienne clède * ? dit Charles en la regardant.

— Oui, mais elle ne sert plus, depuis bien longtemps.

— C'est dommage, il faudrait la réparer.

— Pour en faire quoi ? Qui donc ramasse les castagnes* maintenant ?

— Bien sûr.

— Ça n'intéresse plus personne ! Sauf les sangliers. Y a plus rien à bouffer ici !

L'homme lui tourna le dos et s'apprêta à rentrer chez lui. Charles resta bouche bée, immobile dos à l'église, face à cette demeure qui à l'époque dut être celle d'un notable. Car enfin, qui aurait pu en des temps si reculés faire construire une maison tenant plus d'une fortification que d'un château ? Une énorme tour ronde flanquait la façade principale recouverte entièrement par du lierre dans lequel on n'avait dégagé que l'espace nécessaire à deux fenêtres à meneaux. Cette tour avait deux petites ouvertures carrées encadrées de pierres en calcaire clair. Le mur du côté sud partait vers la colline mais il était à moitié éboulé. Ce qui était encore debout était recouvert de broussailles, de ronces grimpantes et de lierre. La nature avait ici repris ses droits depuis très longtemps.

— Monsieur, monsieur...L'homme se retourna et s'arrêta.

— Ne partez pas si vite... S'il vous plaît ; votre maison, elle date de quand ?

— Qui le sait ? Mon grand père m'a dit que son père y était né. Il paraît que le duc de Rohan y aurait dormi. C'est peut-être une légende, vous savez ! Ce qui est sûr, parce que c'est le maire qui me l'a dit, c'est qu'elle était déjà là au temps des guerres de religions. Vous savez ? Cette histoire qu'il y a eu entre les camisards et les papistes. Oh, il y a... bof...

Il retira la pipe de sa bouche, lui tourna le dos et rentra chez lui en faisant comme un moulinet avec son bras.

Charles Bédigas reprit sa bagnole et fit demi tour. Arrivé au croisement il constata qu'effectivement il n'y avait qu'un panneau de signalisation, mal disposé, qui indiquait : « Soustelle — L'Eglise » alors qu'il avait rendez-vous à « Soustelle — La Mairie ». Il continua sur la route vers le col. Un kilomètre plus loin il prit le bon chemin.

— Pas du tout. C'est vraiment un endroit magnifique. Quel calme, quel panorama !

Devant eux le lac Bazile étendait toute la splendeur de son miroir argenté, immobile. Comme une perle délicatement posée sur un tapis unicolore, une petite île verte était en son milieu. Rabotée par les eaux, elle était sans arbre, ressemblant ainsi à la bosse d'une baleine immobile qui prendrait un peu de repos. En face d'eux, les noires montagnes à contre jour délimitaient dans le ciel une ligne d'horizon arrondi, comme une chevelure bien peignée, sombre comme de l'encre.

— Tu viens souvent, ici ?

— Non. Il y a sept ou huit ans j'y venais trois ou quatre fois par saison. J'y faisais toujours bonne pêche. Une année j'ai voulu y amener Jane pour une semaine. En fait, on s'en est retournés au bout de deux jours.

— Pourquoi ça ?

— Même avec un bouquin et la radio elle s'y emmerdait ferme. Alors...

Pour deux jours seulement ils n'avaient besoin que d'un minimum. Ils s'installèrent à la va vite et entreprirent de faire l'inventaire du lieu.

— C'est bon, Fred est venu il y a peu de temps. Ça se voit au tas de bois.

Il était important, bien rangé sous une bâche près de la porte. Ils se dirigèrent ensuite vers une petite cabane derrière le mobil-home. Une fois la porte libérée de ses deux chaînes cadénassées, ils entrèrent et firent le tour d'une barque mise sur des tasseaux. Un petit moteur Mercury, abrité de la poussière par une vieille robe de chambre trouée, était rangé sur un coffre en bois qui contenait divers outils. Deux bidons et un jerrycan étaient au sol, dans un coin. Henry soupesa chacun d'eux.

— C'est plate* ! dit-il. Ils sont vides.

Ils finirent leur petite inspection et retournèrent ensuite à l'intérieur du mobil home.

— On pourrait se faire un Nescafé. Tu en veux un ? demanda Charles. Il ne fait pas chaud !

— C'est pas de refus. En cette saison le soleil n'arrive sur ce versant que vers onze heures. C'est pour cela qu'il fait frais. Dans quelques semaines le coin sera couvert d'une bonne couche de neige.

Tasse en main, Charles inspecta l'équipement simple, minimum mais confortable de cette jolie maison de vacances. Il s'assit sur le bord d'un des deux lits près de son sac.

— Tu m'as l'air soucieux et contrarié, dit-il.

— Pour sûr ! Je n'imaginai pas que Fred puisse laisser le bateau sans une réserve d'essence. Comme un imbécile j'ai oublié de lui poser la question. Vu que sa femme le bouscule tout le temps, lui aussi a oublié de m'en parler.

— C'est pas grave. On pêchera depuis la berge.

— Si tu comptes attraper un poisson ainsi c'est que tu crois encore au Père Noël. Les beaux poissons ils sont au milieu du lac... et pour y aller il faut la barque.

— On ira à la rame. J'en ai vu une dans la baraque.

Non, non. Je te propose de redescendre prendre de l'essence chez le garagiste de Saint-Hilarion. Pendant ce temps, je préparerai le repas de midi, les cannes, les lancers et tout le saint-frusquin, Ça nous fera perdre deux bonnes heures, mais tant pis. Au moins, avec le moteur on sera plus tranquilles.

— Tu crois ?

— Et on pourra aller en face, tenter le coup aux endroits où se jettent les ruisseaux. En principe, dans ces coins là ça mord !

— Bon. Si tu le vois comme cela, c'est toi le chef. J'y vais.

Ils mirent le jerrycan et les bidons dans la voiture, Charles prit sa sacoche de cuir contenant ses papiers personnels et son téléphone puis il partit.

— Tu reconnaîtras le chemin ? lui lança Henry. Il y a dans les cinquante bornes, tu sais.

— Te fais pas de bile pour moi. Je serai bientôt de retour.

Il reprit le chemin en sens inverse tout en se repérant aux panneaux de bois : chemin des Marais, des Lacs, des Moulins.

Pour trouver la rue des Erables il s'arrêta parce qu'il ne voyait pas d'indication et ne se souvenait plus très bien être passé par là. En désespoir de cause il laissa la voiture dans l'angle du carrefour, fit vingt cinq mètres sur le bord de la route et à la porte d'entrée d'une maison il mit son index sur le bouton d'une sonnette. N'obtenant pas de réponse il répéta donc l'opération. Alors qu'il allait retourner à son véhicule, il entendit la voix d'un homme qui venait du jardin d'à côté.

— Qu'est ce que c'est ?

Heureux de trouver un interlocuteur, il s'approcha d'un pas alerte et expliqua l'embarras dans lequel il était. L'homme, occupé à arracher les mauvaises herbes de ses cultures, sembla tout heureux de lui rendre service en lui indiquant son chemin.

— Vous vous êtes trompé dès l'entrée du village.

Avec force explications précises il lui dit de rebrousser chemin et détailla, gestes à l'appui, la bonne direction lui permettant d'arriver au garage recherché.

Comme il n'y avait sans doute pas d'urgence à ce qu'il se remette à son travail, il en profita pour lui tailler une bavette.

— Vous n'êtes pas de chez nous.

— Ben, non. Seulement de passage !

— Vous êtes français, pas vrai ? En vacances à Québec, sans doute ! Une bien belle ville, n'est ce pas ? Notre pays vous plaît-il ? Un circuit en voiture dans notre Gaspésie... Ah, bon ! Depuis longtemps ? Et vous venez d'où ? etc. Durant plusieurs minutes Charles répondit gentiment à ses questions puis s'avisa que l'heure tournait.

— Je m'excuse d'abréger notre conversation, lui dit-il, mais je dois rejoindre ma voiture. D'autant plus vite que je crois ne pas l'avoir très bien garée. Je vous quitte. Excusez moi pour le dérangement. Au revoir, Monsieur.

— Pantoute * ! Bonne route !

— Merci pour votre amabilité.

Quand il revint prendre sa Chevrolet un joli papillon avait été mis sous l'un des essuie-glace. Il portait la mention : *"Stationnement à moins de 5 mètres d'une borne fontaine"*.

Avec les indications de son informateur bénévole, il trouva le garagiste en question et eut tôt fait de remplir ses trois récipients. Il en profita pour faire le plein du réservoir de sa voiture.

— On ne sait jamais, se dit-il.

— Cela fait quatre vingt dix huit dollars et trente, dit le garagiste.

— Je peux payer en "Plastic Money" ?

— Si vous voulez. D'un geste machinal il lui tendit la boîte avaleuse à laquelle il prêta sa carte Visa Premier.

— Pour cette contravention cela va me coûter combien ? dit-il en montrant le papier officiel qu'il venait de récolter.

Le garagiste jeta un œil sur le feuillet en question

— Quatre vingt cinq dollars, je pense. Comme pour un stationnement interdit.

Charles avala sa salive et pensa qu'aujourd'hui ce n'était pas jour de fête.

— Pardon, monsieur. Vous n'iriez pas vers Saint Aimé des Lacs ?

La voix était un peu fluette. Un homme jeune, à la tignasse brune mal peignée et avec une barbe d'au moins cinq jours se tenait derrière lui, un sac de toile grise à la main.

— Si, pourquoi ?

— Vous me rendriez service en me prenant à bord. Je vais à Pointe au Bouleau.

— Connais pas. Mais si cela vous rend service, je veux bien.

Ils sortirent ensemble et s'installèrent dans la voiture. Charles engagea la clé de contact et...

— Oh, merde ! J'ai oublié la contravention sur le comptoir. Attendez-moi. Je reviens, ajouta-t-il en quittant précipitamment le véhicule.

A grandes enjambées il se dirigea vers la boutique du garage et, quand il entra, il entendit le patron lui dire : "Elle

n'était pas perdue, vous savez... de toutes façons personne ne la paierait pour vous".

—Excusez-moi. Ce matin je suis un peu perturbé.

Il mit la contravention dans sa poche.

Quand il fut sur le pas de la porte il se rendit compte du désastre. La blanche Chevrolet Impala tournait à droite et partait sans lui vers Québec.

— Ohhh punaiserie ! Le fils de pute, dit-il en levant les bras au ciel. Il m'a fauché la bagnole. Saloperie de pays... Jour de meee...rde ! cria-t-il de toutes ses forces.

Entendant cela, le patron vint le rejoindre en quatre pas et constata lui aussi que la voiture avait disparu.

— Eh ben ! dites donc... il a drôlement réussi son coup. Vous ne la reverrez pas de sitôt !

— Surtout qu'elle n'est pas à moi. C'est une voiture de loc !

— Bof, ils vous en donneront une autre. Vous avez son numéro ? On va avertir la police.

— Mais non, je n'ai plus rien ! J'avais quitté ma sacoche pour pouvoir conduire.

— Il vous a tout pris ?

— Mais oui. Papiers, pognon, téléphone portable... tout. Sauf la contre-danse que j'avais oubliée sur votre comptoir.

— Alors il a même la carte de crédit ?... ça c'est grave ! Il peut vous prendre un lot de pognon, vous savez.

— Je ne vois pas ce qu'il peut me prendre avec... il n'a pas de code.

— Il n'a pas besoin de code, ce genre de type n'est pas nono*. Avec un ordinateur et l'Internet il peut commander à vos dépens tout un tas de choses !

— Il ne commandera rien du tout car je vous dis qu'il n'a pas de code.

— Mais si, avec votre numéro de carte et celui qui est derrière...

— Eh bien ! justement. De cryptogramme il n'y en a plus. Je le gratte systématiquement dès réception de ma carte. De cette façon elle n'est plus utilisable. Il n'y a que moi qui connais le petit numéro à trois chiffres.

— Ah, bon. Si vous le dites. De toutes façons on va prévenir les cops de Clermont par téléphone. Vous avez le numéro de la voiture ?

Il regarda la contravention:

— 588 AXY ; c'est écrit. Là...

Il s'assit à une des deux petites tables inoccupées de la petite terrasse. L'air vague, la main gauche sous son menton il réfléchissait à ce coup inattendu. Henry allait devoir l'attendre. Comment allait-il remonter là—haut, le rejoindre près du lac ? Avec un taxi ? Tu parles, dans un coin pareil ! Maintenant son copain était seul, pour combien de temps encore ? Avec un état de santé comme le sien... et s' il était pris d'un malaise ?

— Tenez, buvez un peu... cela vous remettra. J'ai téléphoné aux cops. Ils vont voir.

Le pompiste garagiste lui tendit un verre de Coca-Cola qu'il n'osa pas refuser.

— Merci. C'est gentil.

Pour l'unique fois de sa vie il but alors son premier "Light". A son corps défendant. En effet, il avait établi comme un principe le refus de cette boisson qu'il considérait comme étant une mixture chimique. Mais bon, il avait décidé d'être correct. D'ailleurs il ne trouva pas cela désagréable, au contraire.

— Si vous avez un annuaire, on peut sans doute trouver le numéro de l'amie chez qui je loge à Québec, dit-il au garagiste. En la prévenant, elle pourrait sans doute venir me chercher puis on irait ensemble au lac Bazile récupérer mon copain que j'ai laissé tout seul.

— Ça, c'est une bonne idée. Elle s'appelle comment ? votre amie...

— Craven. C'est Henry et Jane Craven. Ils habitent rue Saint Jean.